



QUAIS DU POLAR

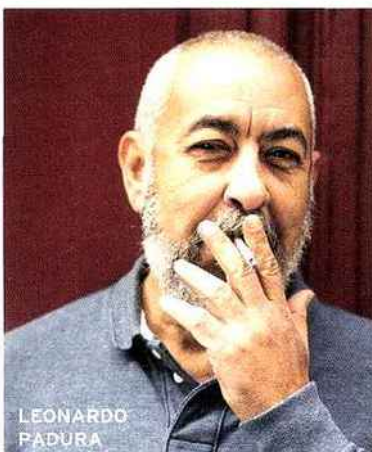
LEONARDO PADURA

Ecrivain à l'ombre DU CASTRISME

Avec son détective, Mario Conde, le romancier cubain écorche et gratte jusqu'à l'os le pseudo-paradis socialiste en quatre opus, "pour solde de tout compte".

Il est encore jeune, la soixantaine au coin de la rue, mais, dit-on, assez fatigué. Usé, peut-être, comme des millions de Cubains après un demi-siècle de dictature socialiste et de privations très inéquitement partagées. D'autres ont préféré l'exil. Il est resté et en a accepté les contraintes : « Je n'ai jamais été censuré par mes éditeurs, je me censure moi-même. » Pour Leonardo Padura, l'habitude est ancienne. Apprise du temps où, journaliste au sortir de l'université, il travaillait pour *Juventud rebelde* (Jeunesse rebelle), le périodique des jeunes communistes où on l'avait transféré afin de le « recadrer » idéologiquement, puis, jusqu'en 1995, comme rédacteur en chef de *La Gaceta de Cuba*.

Pour écorcher, sans y perdre la peau, le mensonge du paradis de la classe ouvrière (et paysanne), il faut ruser avec le pouvoir et danser entre des barbelés invisibles, exercice dont ce fan de salsa connaît toutes les subtiles contorsions. Pour nombre de ses lecteurs, le nom de Padura est associé à celui du lieutenant Mario Conde, son personnage récurrent de policier « hétérosexuel macho-stalinién », buveur de rhum et de bière, né comme lui un 9 octobre, un ou deux ans plus tôt, mais au même endroit : le quartier de la Mantilla, à La Havane, « probablement dans ma maison », dit Padura, celle de ses parents



hannah assouline

dont il a agrandi le bâtiment, pièce par pièce, au gré des bonnes fortunes fugaces.

Lorsqu'il crée son personnage fétiche, Padura ne pense pas que celui-ci l'accompagnera pendant un cycle de quatre saisons criminelles. Il ne sait pas encore que, des années durant, le lieutenant Conde sera pour lui un ballon d'oxygène quand on étouffe sous le despotisme familial et clanique qu'est devenu le nationalisme castriste. Avec le premier opus, *Passé parfait*, l'air de rien, le romancier montre de la plume les chers camarades qui ont fait leur gras sur le dos courbé du peuple cubain. Enquêtant sur l'assassinat d'un ancien condisciple d'études jaloué, et promu cadre du ministère de l'Industrie, Conde gratte déjà dans

les (mauvais) comptes d'une révolution vite trahie.. Dans ce récit convaincant, le regard de Padura sur La Havane ne se contente pas d'enregistrer le désastre présent mais aussi toutes les traces du passé, celles d'une beauté déchue vers laquelle Mario Conde n'en finit pas de revenir au fil de ses déplacements professionnels et sentimentaux.

Chemin faisant, il croise des amis, des connaissances ou des silhouettes, avec qui il parle de tout et de rien, du quotidien, de l'art compliqué d'exister dans un univers qui place le collectif au-dessus de tout, ou encore, hommage aux livres de l'Espagnol Manuel Vazquez Montalban, de cuisine et d'amour. Paris est une fête, affirmait Hemingway, qui eut son quart d'heure cubain et plus tard une certaine indulgence pour le *Barbudos* en chef. Dans *La Havane* de Padura, les beuveries, le sexe et la musique sont une caresse qui donne du plaisir, console mais ne guérit pas. A-t-on jamais soigné la nostalgie ? Elle baigne *Vents de carême*, où l'écrivain étoffe et précise le personnage du lieutenant, témoin de plus en plus dubitatif des dérives de la société cubaine. Une enseignante, fille d'un haut fonctionnaire, est retrouvée étranglée après avoir été violée dans un lycée de la Vibora, la même où Condé a étudié, tout comme son créateur. Comme le précédent, le livre est prétexte à la



description désenchantée d'une ville figée dans une histoire bloquée, tout comme l'ami le plus proche du policier, El Flaco Carlos, est à jamais cloué dans un fauteuil roulant, legs d'une blessure invalidante gagnée lors de la glorieuse équipée angolaise. Prose de fer dans un gant stylistique de velours, Padura évite le pamphlet mais frise l'impertinence.

C'est Mario Conde qui en fait les frais, écarté de la police au début du troisième tome de ses aventures, *Electre à La Havane*. Rappelé pour éclaircir le meurtre du fils d'un diplomate cubain dont le corps vêtu d'une robe a été retrouvé dans un bois, le macho homophobe découvre avec effroi l'existence des homosexuels, mais aussi

l'hypocrisie et les fausses raisons invoquées pour les tyranniser, Padura faisant ici écho à la campagne de répression idéologique des années 70.

Le cycle s'achève sur une métaphore politico-climatique, en l'occurrence les vents de l'ouragan Felix qui menacent la grande île en cette année 1989 alors que les bourrasques de l'histoire balayent le « grand frère » soviétique dont l'empire est en voie de dislocation. Une dernière fois, avant que sa démission ne soit finalement acceptée, Mario Conde va enquêter, « pour solde de tout compte », et ses investigations le plongent dans la part la plus sombre du castrisme, enrichi par les expropriations, les vols et les expatria-

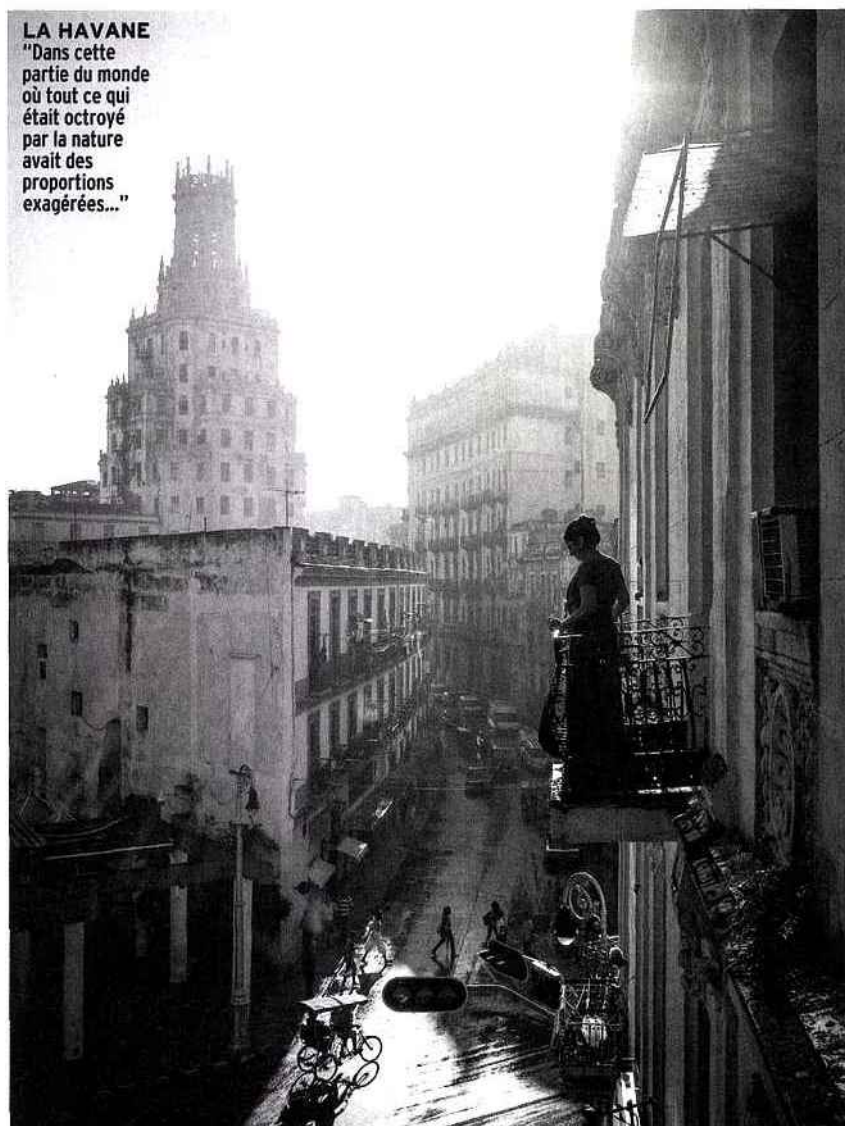
tions forcées. A la fin de cet *Automne à Cuba*, « dans cette partie du monde où tout ce qui était octroyé par la nature avait des proportions exagérées, la pluie, le vent, la chaleur, le tonnerre, les vagues, et où le feuillage perpétuel des arbres ne tombait que pour cause de catastrophe », la « génération cachée », la sienne, est à l'heure des choix. On connaît celui de Padura. Ecrire, profiter du moindre espace de liberté concédé, rectifier les vérités d'Etat par le biais de la fiction. Dans *L'homme qui aimait les chiens*, il s'autorise ainsi des réajustements salutaires concernant Trotski et son assassin, Ramon Mercader, lequel, après les geôles mexicaines, passera le reste de sa vie entre Moscou et Cuba où il décédera, non sans avoir été auparavant un proche conseiller de Fidel.

RÉSISTER

En fait, Padura n'en a pas fini avec Conde. Ce dernier et sa bande de copains vieillissants sont à nouveau convoqués à divers moments chronologiques d'*Hérétiques*, son ultime roman publié à l'automne 2014 en France. Le Cubain y raconte l'histoire oubliée des juifs allemands ayant fui le nazisme en 1939 à bord du navire *Saint-Louis*. Refoulés de Cuba pour de sordides magouilles au sommet de l'Etat, ils reviendront en Europe où beaucoup seront exterminés. Chevauchant les époques, Padura charge son lieutenant toujours aussi désabusé d'élucider le mystère lié à un tableau de Rembrandt ayant appartenu à une des familles embarquées sur le *Saint-Louis* et qui réapparaît soixante-huit ans plus tard lors d'une vente aux enchères à Londres. Nous sommes en 2008. Le vieux système castriste est toujours en place mais, à sa manière, avec ses codes, la jeunesse de La Havane résiste. Voilà un mot clé dans l'œuvre de Padura. Un fil universel qui traverse l'histoire. Celle du tableau déporte le récit dans l'Amsterdam du XVII^e siècle et l'atelier de Rembrandt où, bravant ses propres interdits religieux, un jeune juif séfearade s'initie à l'art du maître baroque et exerce sa liberté. Faut-il préciser que ce livre est plus que jamais d'actualité ? ■

Alain Léauthier

L'œuvre complète de Padura est publiée, en divers formats, chez Métailié et en « Points » Seuil..



LA HAVANE
"Dans cette partie du monde où tout ce qui était octroyé par la nature avait des proportions exagérées..."

www.thomasleuthard.com/cc